

Micro CRAVAT : les membres du collectif parlent du projet CRAVAT.

Une série de podcasts réalisés par Claire Perret, ingénieure d'études au Centre Max Weber.

En tant qu'ingénieure en méthodes visuelles, quel a été votre rôle au sein du projet CRAVAT?

Question posée à Jeanne Drouet, ingénieure en méthodes visuelles au Centre Max Weber.

Donc, mon rôle au sein du projet, le mot clé pour le définir, ce pourrait être le mot articuler parce que j'ai été souvent dans l'articulation, dans plusieurs articulations.

La première articulation, c'est celle de la rencontre entre le photographe et des chercheurs. Puisque le photographe est venu me trouver avec cette envie de travailler sur la notion de travail et que moi, je lui proposais l'association avec les sociologues de mon laboratoire, le Centre Max Weber et en particulier l'équipe Travail, Institutions, Professions, Organisations.

Donc, cette articulation, elle a commencé tout de suite. C'est à dire : comment introduire le photographe? Comment le présenter? Comment, inversement, présenter aux photographes les sociologues de ce laboratoire et leur manière d'envisager la notion de travail qui n'est pas une manière, mais qui est une pluralité de manières d'entrer sur la question ?

Ce rôle d'articulation va être joué à toutes les étapes de la recherche collective et ce n'est pas si simple d'être dans cette place de médiation.

Mais c'est assez intéressant parce que cela apporte une réflexion sur quelles sont les disciplines en présence et comment je fais pour trouver des méthodes pour qu'elles travaillent ensemble et pour qu'elles produisent des choses ensemble. Donc, moi, mon rôle, a vraiment été de se poser ces questions. C'est passé par le fait d'imaginer une méthode spécifique à cette recherche, et puis à la mettre en œuvre avec les personnes, les acteurs en présence.

Donc dans mon travail, je vais me mettre en recherche sur la méthode et faire de la méthodologie. Et tout mon objectif va être, tout au long du processus de recherche, de bien réfléchir et d'être bien réflexif sur ce que l'on produit et sur la manière dont on le produit, en tirer des connaissances et, dans d'autres expériences, le réutiliser. Mettre à profit ce que j'ai déjà observé ailleurs, dans ce projet.

Dans ce projet, il y a donc plein de choses que j'avais déjà observées sur ces rencontres que j'ai essayé de mettre à profit. Et à toutes les étapes, cette articulation se rejoue, parce qu'à la fin du processus de recherche, lorsque l'on en est à l'exposition, au moment où l'on veut penser une exposition, là aussi, il va falloir faire la médiation entre des acteurs qui permettent de monter cette exposition. En l'occurrence les services de communication Lyon 2, la médiation scientifique, et puis les chercheurs et le photographe.

Quelles méthodes de travail avez vous proposées et comment les avez-vous mises en œuvre?

D'après moi, une méthode, c'est trouver le meilleur chemin et une méthode se définit une fois que l'on a réussi à cerner les principaux enjeux méthodologiques de la recherche. Ici, il y en avait deux principaux qu'on a repérés assez vite ensemble. D'abord, le fait que tout le monde n'était pas habitué à la photographie, alors non seulement au médium en tant que tel, mais encore moins à la collaboration avec un photographe. Et du coup, un écueil classique dans ces cas là, c'est de prendre la photo pour un simple outil, un instrument, un appareillage de plus pour la recherche. Et oublier fait la photographie ici, c'est une discipline à part entière, avec ses codes, avec son histoire et un praticien, en l'occurrence le photographe. Ça, c'était un écueil. C'était un enjeu de ne pas tomber dans cet écueil.

Autre enjeu, c'était le fait qu'on soit un grand collectif qu'il fallait mettre au diapason. Donc, ça fonctionne un peu comme une chorale. On a des voix et des tonalités différentes, plurielles, parce qu'il y a plusieurs disciplines, mais aussi plusieurs façons de faire ces disciplines et plusieurs personnalités en jeu. Et donc toutes ces personnalités, toutes ces disciplines, ces façons de faire, il fallait trouver une manière de les faire entrer en harmonie.

La méthode que l'on a mise en œuvre : la première piste a été de se baser sur des choses qui étaient déjà là, des outils qui étaient déjà là. Donc, dans le laboratoire, il y avait déjà des dispositifs qui nous aidaient à ne pas tomber dans l'écueil dont j'ai parlé tout à l'heure. C'est à dire qu'il y a eu tout un travail que j'ai proposé de mettre en œuvre pour découvrir le travail de David et la manière dont, jusqu'à présent, dans son travail de photographe, il avait pu construire son regard sur la notion de travail et donc il y a eu toute une manière d'introduire David, son métier et sa discipline pendant une bonne partie du démarrage de la recherche. C'était une manière d'éviter le premier écueil. Je ne veux pas tout détailler, mais en gros, nous nous sommes appuyés sur l'atelier de visionnage qui était dans le laboratoire qui nous a permis de montrer des films sur la photographie. Nous avons fait des choses comme ça.

Et deuxième deuxième enjeu : il a fallu inventer un protocole. Un protocole qui permette que ce grand collectif pluriel et divers puisse travailler au diapason, se mettre au diapason.

L'idée a été d'avoir trois échanges successifs. Qui permettent à un duo photographe-sociologue au départ, d'échanger ensemble avant de partir sur un terrain. Ensuite de partir sur un terrain ensemble, mais en veillant bien à ce qu'il y ait autonomie du sociologue et autonomie du photographe. D'avoir un dialogue post terrain pour débriefer en gros de ce que l'on a vécu chacun : et le sociologue et le photographe. Et ensuite, d'avoir le troisième échange, finalement, le plus fort ici : l'échange avec le consortium en entier, échange qui a été préparé en amont par le photographe et le ou la sociologue.

Et cette mise en commun était vraiment importante ici, puisqu'elle permettait à la fois de rapporter une expérience de terrain, mais elle était aussi la base, pour les juristes, de dialogues. Et donc ici, la photographie reprenait une place un peu différente : elle était utile en tant que matière et que matériau, puisqu'elle devenait support à l'échange, au dialogue interdisciplinaire. Et elle a été, elle est devenue, déclencheur de ce dialogue, support à ce dialogue. Et finalement, elle a joué ce rôle décrit par Collier de *photo elicitation*¹ au niveau du collectif de recherche. Cela, c'était ce que l'on avait proposé comme protocole. Ce chemin là, ce cheminement là.

Après, il y a eu d'autres méthodes qui ont été inventées pour construire l'expo.

1 John Collier (1913-1992), anthropologue et photographe américain pionnier de l'anthropologie visuelle.

On a fait des ateliers d'écriture. Je ne vais pas tout détailler, mais en gros, est ce qu'on a ce qu'on a mis en place, ce sont des choses assez simples qui paraissent comme ça quand je les énonce très simples, mais qui sont très importantes à préparer correctement. Parce que c'est en préparant bien nos manières de collaborer et de travailler et d'échanger, que d'après moi en tout cas, l'on travaille, l'on cherche le mieux ensemble.

Ensuite, autre autre élément très important dans cette méthode, ça a été d'être réflexif, c'est à dire de documenter cette méthode. Et donc, dans l'expo, nous nous sommes dit assez vite que ce serait très intéressant que l'expo raconte ses propres coulisses. Donc, on s'est dit qu'en gros, c'était intéressant de montrer le cheminement dont je parle, de raconter en fait ces différentes phases du protocole.

Parce que pour donner accès à un public aux résultats de recherche, eh bien, c'est aussi une manière que de raconter comment on a obtenu des résultats, comment on a cheminé. Cela permet en même temps, dans un dans un même mouvement, de montrer que la photographie est le fruit d'un regard, puisque le photographe aussi va faire cet effort de parler de la manière dont il va prendre des photographies.

Donc, en gros, cela met en scène des disciplines, cela les raconte tout autant que cela publicise, que cela publie les résultats.

Et du coup, je crois vraiment que dans ce projet, ça a été ce qui a été fort parce que je crois que raconter sa méthode, en fait, cela va rendre tout le monde un peu plus intelligent, public comme ceux qui l'énoncent : les praticiens, les chercheurs. Et cela va rendre aussi le propos plus intelligible pour tout un chacun, pour tout ce qui est qui sont là et qui viennent voir l'exposition.

De quelle façon la photographie a-t-elle été un support d'échanges avec les chercheurs ?

La photographie a une propriété qui est intéressante, qui est sa polysémie : on peut l'interroger de plein de manières différentes et on peut y voir plein de choses différentes. Et c'est ça qui permet et qui autorise quelque part sa mobilisation pour l'*élicitation*. C'est ce que j'évoquais tout à l'heure : la méthode de *photo elicitation* qui est en fait une méthode assez simple qui consiste à utiliser le pouvoir polysémique de la photo en l'utilisant comme support d'échanges, de discussions.

Et donc là, cela a été très fort puisque c'est ce qui a permis ici un échange entre chercheurs. L'*élicitation* ne s'est pas située, comme souvent entre un chercheur et les personnes qu'il rencontre sur son terrain, mais vraiment entre chercheurs. Elle a été un opérateur d'interdisciplinarité. Mais l'idée, c'était de se demander les uns les autres : « Sur quoi ton regard va-t-il accrocher ? » « Comment vas-tu interroger la situation qu'on a là, devant les yeux, en photographie ? »

Des fois, on s'autorise à oublier un peu que la photographie n'était qu'une image de quelque chose. On rentrait dans la scène comme si elle était devant nos yeux. Cela nous permettait de rentrer en dialogue autrement que si cela avait été du discours rapporté ou des conférences entre collègues qui se succédaient, qui venaient expliquer leur expérience de terrain. Je pense que l'interdisciplinarité aurait alors été très différente et peut être plus difficile à mettre en place.

La photographie, finalement, est un support très intéressant parce que l'on repart d'une situation prise en image, et que l'on peut dialoguer de cette manière avec ce support.

Alors évidemment, l'écueil, c'est toujours le même. C'est de ne pas oublier, malgré tout, que la photographie, ici, est une pratique disciplinaire. Les petites dérives, c'est qu'en mobilisant la photographie comme support d'échanges entre chercheurs, à certains moments, il a pu être oublié que c'était aussi un support d'expression pour le

photographe. Et donc que la photographie, ici, n'était pas seulement un tremplin pour discuter. Elle était aussi un regard exprimé en tant que tel. Voilà, c'était un peu la tension que l'on retrouvait tout au long du travail, mais une tension qui est à la fois intéressante et qui se retrouve beaucoup quand on mobilise l'image de cette manière dans les recherches.